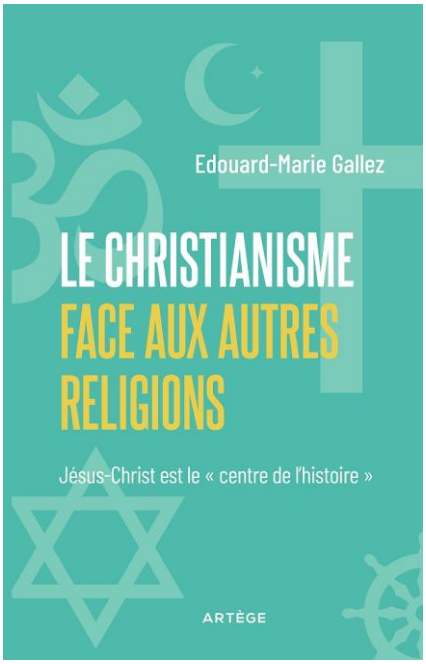
Les « anti-trinités » des post-christianismes

Texte revu – octobre 2025
Edouard-Marie Gallez csj



Le titre est interrogateur, il emploie deux mots peu habituels. On peut cependant deviner qu'ils se rapportent tous deux à des déviations de la foi chrétienne. Leur signification se précisera au cours de notre exposé, qui se réfère au livre paru début 2025, *Le christianisme face aux autres religions – Jésus-Christ est le centre de l'histoire* (éd. Artège).

Ce court exposé ne peut pas retracer le cheminement développé dans le livre, lequel correspond à vingt ans de recherche ; mais il propose une synthèse de l'essentiel. Son titre s'éclairera pleinement au chapitre 6.

Nous pouvons annoncer déjà que son aboutissement sera simple à comprendre, mais que le cheminement pour y arriver, lui, est quelque peu complexe. Ce paradoxe est essentiellement dû à nos habitudes de pensée occidentales par rapport à la Révélation, habitudes qui compliquent beaucoup les choses ; nous verrons pourquoi.

Pour désigner les déviations de la foi, le mot choisi par les Pères occidentaux de l'Église fut celui de « hérésies » qui, en grec, signifie simplement « opinion ». Est-ce à dire qu'il s'agissait simplement d'une question d'opinions ? La foi de l'Église serait-elle une certaine opinion qui aurait mystérieusement réussi à s'imposer comme la seule valable et orthodoxe, tandis que d'autres, peut-être tout aussi valables, auraient été écartées, étant taxées d'hétérodoxes ? C'est ce qui est raconté dans les départements universitaires d'études religieuses un peu partout dans le monde. À ce discours qui sape la crédibilité du christianisme, celui-ci n'oppose généralement guère de réponse sérieuse. Nous allons nous y atteler.

1. Les déviations de la foi : décrire ou comprendre ?

Au temps des apôtres, il ne fallut pas longtemps avant que des divergences apparaissent quant au salut apporté par le Christ Jésus. Saint Paul y fait allusion, tandis qu'elles sont encore peu développées : « *Quand un ange vous annoncerait un autre Évangile que celui que nous vous avons annoncé,* écrit-il, *qu'il soit anathème* » (Gal 1,8). Son premier souci était d'affirmer la nouveauté du christianisme face à ceux qui voulaient imposer la Loi ancienne (Ga 5,2), mais il fut confronté à toutes sortes de disputes (voir par exemple 1Cor 11,18). Les lettres de Pierre et de Jean,

ainsi que l'Apocalypse, parlent des déviations de manière beaucoup plus inquiétante (2P 2,1 ; 1Jn 2,18-19 ; 4,1 ; 2Jn 7 ; etc.). Mais Jésus n'avait-il pas annoncé qu'après lui apparaîtraient des « faux messies et faux prophètes » (Mt 24,24) ?

Depuis ces temps apostoliques, les phénomènes peu ou beaucoup déviants par rapport à une « orthodoxie » se sont amplifiés, et il ne sert pas à grand-chose de les décrire en vue de les cataloguer, selon les thèmes qu'ils abordent. Cette approche superficielle ne permet pas de comprendre leur fonctionnement. Elle est encore celle du monde universitaire dominant, c'est-à-dire laïque, et c'est toujours surprenant et décevant de voir des athées spéculer sur la Révélation et ses déviations. Comment peuvent-ils le faire sinon de manière réductrice, relativiste, et inévitablement très trompeuse ?

Certes, l'idée de comparer et de classer ce que la culture athée a appelé « les religions » n'est pas nouvelle. Saint Epiphane de Salamine fabriqua un catalogue de 80 hérésies en fonction du nombre de concubines du roi Salomon, et saint Jean de Damas en établit une liste de 100, dont la dernière est l'islam. Et ce ne sont que deux exemples. Leur préoccupation était apologétique, c'est-à-dire qu'ils voulaient opposer à ce qui est dit de déviant ce qui doit être dit en fonction de la vraie foi. Cependant, même rédigées par des saints, ces apologies recèlent un danger : présenter la foi comme une série de vérités à croire. Serait-ce donc l'autorité de l'Église qui a fabriqué ces vérités à croire, de sorte que les autres croyances seraient simplement des opinions qui ne sont pas reconnues par elle, ou du moins pas pour l'instant ? Ou faut-il voir les choses tout autrement ?

Dans la volonté de classer les déviations religieuses selon leur objet présumé, on peut certes trouver un certain souci de compréhension, par exemple dans ce site manifestement animé par de jeunes chrétiens, https://edifiant.fr/heresies/, lequel distingue :

- les hérésies de type christologique
- les hérésies de type cosmologique
  – le manichéisme : une vision dualiste du monde
  – les cathares : l'hérésie de tous les fantasmes
- les hérésies de type sotériologique (au sujet du salut de l'âme)
- les hérésies de type ecclésial
- l'islam.

Leur souci est méritoire, mais comment échapper à l'arbitraire du classement ? Le seule manière objective de classer semble être celle des catalogues alphabétiques, commençant par la lettre A comme Adoptianisme, Apollinarisme, Arianisme, et qui se terminent sur le Sabellianisme ou le Théopaschisme – on n'a pas encore inventé d'hérésie en « -isme » dont le nom commencerait par la lettre Z. Mais de telles classifications ont-elles un quelconque rapport avec la réalité historique ?

En fait, derrière cette question se pose le problème de la vérité et de l'erreur, en lien avec l'histoire. Comment distinguer réellement entre le vrai et le faux, entre l'enseignement véritable des apôtres et ses déviations ? Le problème est de comprendre le passage du premier aux secondes, car c'est bien ainsi qu'il se pose. Les comparaisons n'expliquent rien, elles ne font que décrire. L'approche que suit saint Irénée de Lyon dans *Adversus Haereses* est bien différente, elle est historique. Au demeurant, comment comprendre quelque chose de faussé sans comprendre d'abord ce qui ne l'est pas et qui est originel et donc antérieur ?

2. Distinguer les deux perspectives du Salut

Avant de regarder les perspectives de la Révélation qui ont été faussées et détournées, il convient de distinguer les hérésies caractérisées, de celles qui sont de simples divergences conduisant à des erreurs, et qui ne devraient pas être appelées « hérésies ». Celles-ci portent proprement sur la question du salut, rien de moins, y compris celles qui ont été appelées « christologiques ». En effet, le fait de nier ou de diminuer la divinité du Christ n'a jamais été un but en soi : dévaluer sa dimension de Sauveur divin, et donc diminuer sa Royauté (« Christ » signifie celui qui a reçu l'onction de Roi), a toujours eu pour but de reporter le salut sur un pouvoir politique qui, lui, dira réaliser la société idéale sur la terre, se prétendant salvateur. Ceci est peu souligné dans l'exemple classique de l'arianisme, qui fut si répandu à l'époque des royaumes wisigoths et autres goths, mais aussi à la cour du Basileus : faire de Jésus un Messie subalterne de Dieu sert toujours à exalter et à sacraliser le pouvoir en place. C'est dans cette perspective que, plus tard, Jean de Damas présenta l'islam comme une forme d'arianisme.

De manière comparable, le fait de diminuer ou de nier l'action de l'Esprit Saint sert toujours à autre chose : prétendre que la puissance agissante de Dieu est cachée en nous, et donc vient de nous. Le site edifiant.fr déjà cité désigne ces déviations sous la dénomination de « cosmologiques » car elles sont effectivement panthéistes, mais il ne s'agit en réalité ni de cosmologie, ni de panthéisme à la mode antique, ni même de dualisme ; il s'agit de tout autre chose, comme nous le verrons.

En revanche, il y a des manières de penser faussement taxées « d'hérésies », par exemple celle des présumés « nestoriens » (les Assyro-chaldéens) ou monophysites (les Coptes) – l'intégrité de leur foi est d'ailleurs admise aujourd'hui. L'erreur d'appréciation reposait surtout sur des malentendus culturels, notamment autour du mot *qnôma* [1] que Jésus a utilisé et qui se retrouve dans de nombreux passages du Nouveau Testament ; mais il est intraduisible en grec ou en latin.

[1] Jn 5,26 : "Car le Père a la Vie en son *qnôma*, et il a donné au Fils d'avoir la vie en son *qnôma*". Voir aussi Lc 11,17 ; Jn 5, 6,53 ; Rm 1,27. 9,3 ; 1Co 6,7. 9,27 ; 2Co 12,15 ; Eph 2,15 ; Col 2,15 ; 1Th 4,9 ; He 1,3 ; 9,28 ; 10,1.30. Ce terme ne correspond ni au concept grec d'*ousia*, ni à celui d'*ùpo-stasis* (*ce qui se tient dessous*) mais sera considéré comme l'équivalent (approximatif) du latin *Persona*. La tradition d'Antioche et de l'Orient, fidèle aux textes araméens, utilise un autre terme qui a fait difficulté aux Grecs, celui de *parsôpa*

En fait, pour s'y retrouver, il faut repartir tout simplement des deux perspectives de Salut que Jésus nous a ouvertes :

- le salut personnel qui commence dès maintenant par le baptême et qui doit s'accomplir dans l'Eternité,
- et le salut du monde, qui se prépare dès maintenant mais qui ne se réalisera qu'à partir de la Venue glorieuse.

On doit donc parler de deux dimensions du Salut dans l'avenir, sans les confondre ni les mélanger, même si elles présentent une certaine analogie. Malheureusement, le moralisme augustiniste, qui s'est imposé peu à peu dans la pensée occidentale à partir du XII^{e} siècle, ne s'intéresse pas à la seconde perspective[2] ; quant à la première – le salut personnel –, il n'y considère que les mérites à acquérir en vue du Ciel. Comment se réalise effectivement le passage de l'âme entre ce monde et l'Eternité n'est même pas une question. La théologie luthérienne du XVII^{e} siècle va même étouffer ces deux perspectives en leur créant un fourre-tout bien confus appelé « eschatologie »[3], comme s'il existait une vague science des choses dernières (selon le sens des mots grecs employés) qui se distinguerait de l'évangile ou de l'expérience chrétienne. Seul compterait alors l'agir moral aujourd'hui, tandis que la Révélation ne nous dirait rien de l'avenir, au point de vue personnel comme au point de vue collectif. En fait, la prédication chrétienne occidentale est toujours marquée par ce moralisme réducteur et individualiste.

Si nous écoutons le Nouveau Testament, la perspective est pourtant bien différente ; nous sommes sur terre pour préparer une rencontre avec le Christ :

- soit dans le mystère de la mort, le Christ offrant à chacun l'accès à son Père pour l'Éternité, mais à condition d'accepter ce qu'il demande, c'est-à-dire sa Lumière ;
- soit, après l'épreuve de l'anti-christ – l'Anaphore de saint Jacques s'adressant au Christ parle de « ta seconde venue, dans la gloire, lorsque tu jugeras la terre habitée [= ceux qui seront sur terre à ce moment-là], en justice » : ainsi s'ouvrira le temps du « Royaume des Justes » comme l'explique saint Irénée (ainsi que 1Co 15,22-26 mais selon une traduction correcte, cf. note 17).

---

dans un sens autre que celui de *Persona* : quand on dit qu'à la Transfiguration, le Christ changea de *parsôpa* c'est-à-dire de *visage apparent*, certains Grecs étroits d'esprit ont imaginé que cela signifiait que Jésus avait deux *parsôpè-personnes*, celui de l'homme ordinaire et celui de la gloire, voire que son humanité serait coupée de sa divinité (deux « natures » séparées). Ces subtilités mal comprises ont conduit à la condamnation des chrétiens araméens comme « hérétiques nestoriens », accusés d'un présumé « diphysisme » – c'est-à-dire de séparer « l'*ousia-nature* » divine et « l'*ousia-nature* » humaine dans le Christ. Cette condamnation stupide a été levée en 1967.

[2] Cf. www.eecho.fr/redecouvrir-le-sens-revele-de-lhistoire/ ou www.eecho.fr/?s=augustinisme.

[3] Le mot « eschatologie » a été forgé par le théologien luthérien Philipp Heinrich Friedlieb, dans le titre de son ouvrage de 1644, *Eschatologia seu Florilegium theologicum exhibens locorum de morte, resurrectione mortuorum, extremo iudicio, consummatione saeculi, inferno seu morte aeterna et denique vita aeterna*.

Ces deux dimensions de l'avenir sont analogiquement liées entre elles par le fait que, dans les deux cas, la Rencontre avec le Christ est centrale et déterminante :

Les deux « dimensions » du Salut (nous-mêmes / le monde)
impliquent deux types de « Rencontre » plénière du Christ

↙	↘
par tout homme après sa vie terrestre dans le passage de la mort (שאול)	par l'humanité après le *temps actuel* (αίων), confrontée à l'antichrist puis à la seconde Venue
rencontre de lumière	*rencontre de lumière*
En acceptant la Lumière, chacun entre dans le cheminement (instantané pour les Saints) vers le Père – tandis que ceux qui la rejettent le font pour toujours (Jn 3,19-21)	En acceptant la Lumière, les justes inaugureront le temps du « Royaume des Justes » (St Irénée) – tandis que les adorateurs de l'antichrist ne subsistent pas

└ analogie de « préparation à l'Eternité » (St Irénée) ┘

Notons que le mot de « rencontre » n'apparaît qu'au cours du XVIII[e] siècle, ce qui contribue à expliquer pourquoi cette notion est tellement marginale, voire absente, de la théologie traditionnelle exprimée en grec ou en latin : le mot manquait.

3. La Rencontre dans le mystère de la mort

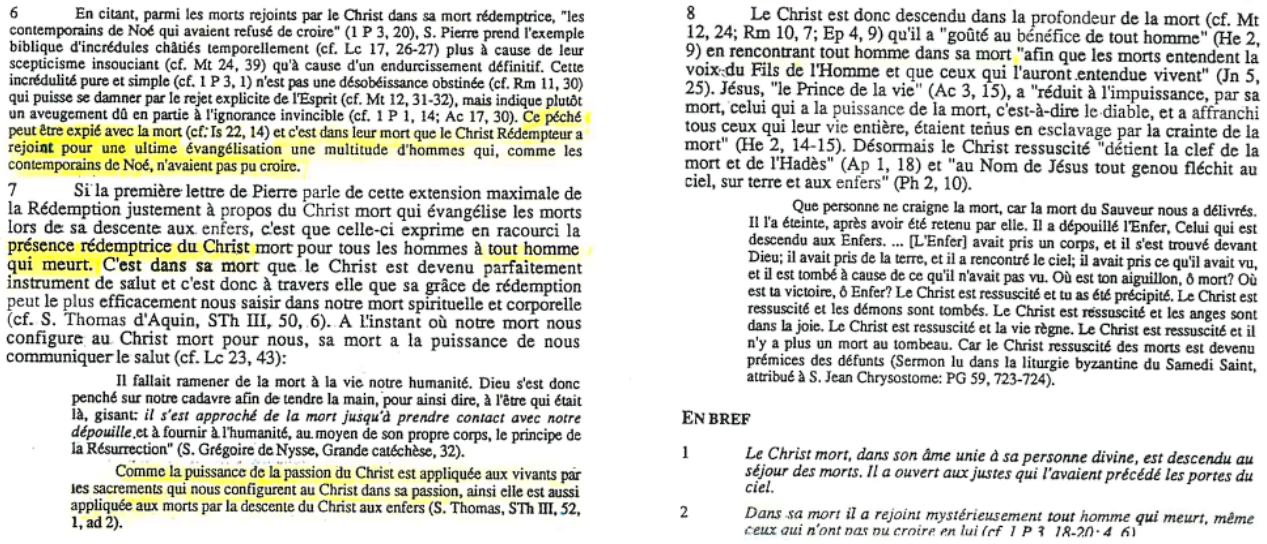
Regardons la colonne de gauche. La meilleure présentation qu'on puisse en donner est celle du Cardinal Ratzinger–Benoît XVI, dans les n° 634-635 du *Catéchisme de l'Eglise Catholique* consacrés à la Descente du Christ aux enfers (*CEC* en abrégé, 1992). Il eut été préférable qu'elle fût moins concise : ce défaut a dû contribuer à ce que beaucoup ont lu ces numéros sans en comprendre la portée.

Voici le passage principal (le n° 634), où chaque mot compte. Dans le mystère de la mort et par la Rencontre avec le Christ hors du temps terrestre se réalise

> « l'accomplissement, jusqu'à la plénitude, de l'annonce évangélique du salut (1P 4,6). Elle est la phase ultime de la mission messianique de Jésus, phase condensée dans le temps mais immensément vaste dans sa signification réelle d'extension de l'œuvre rédemptrice à tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux ».

La signification de cette phrase est immense – autant que sa longueur. Elle veut dire que c'est dans le mystère de leur mort, c'est-à-dire au Shéol, que le Salut éternel obtenu par le Christ dans le temps du vendredi et du samedi saints est offert à tous les défunts. Cette descente du Christ aux enfers pour « évangéliser » (1P 4,6) a été souvent présentée comme la visite, limitée dans le temps, de l'âme de Jésus dans une sorte de salle d'attente ; une telle projection du temps terrestre dans l'au-delà est absurde, elle voile la réalité d'un devenir selon un temps autre : l'âme du Christ rencontre l'âme de tout défunt, quelle que soit l'époque de sa mort. La relativité du temps démontrée par Pointcarré et Einstein devrait aider à comprendre. A côté de l'excessive concision, ce blocage sur le temps terrestre constitue sans doute l'autre raison de la méconnaissance de ce passage du *CEC* aujourd'hui encore.

Tout le chapitre du *CEC* relatif la descente du Christ aux enfers a connu une élaboration préparatoire moins concise ; voici sa deuxième partie :



6 En citant, parmi les morts rejoints par le Christ dans sa mort rédemptrice, "les contemporains de Noé qui avaient refusé de croire" (1 P 3, 20), S. Pierre prend l'exemple biblique d'incrédules châtiés temporellement (cf. Lc 17, 26-27) plus à cause de leur scepticisme insouciant (cf. Mt 24, 39) qu'à cause d'un endurcissement définitif. Cette incrédulité pure et simple (cf. 1 P 3, 1) n'est pas une désobéissance obstinée (cf. Rm 11, 30) qui puisse se damner par le rejet explicite de l'Esprit (cf. Mt 12, 31-32), mais indique plutôt un aveuglement dû en partie à l'ignorance invincible (cf. 1 P 1, 14; Ac 17, 30). Ce péché peut être expié avec la mort (cf. Is 22, 14) et c'est dans leur mort que le Christ Rédempteur a rejoint pour une ultime évangélisation une multitude d'hommes qui, comme les contemporains de Noé, n'avaient pas pu croire.

7 Si la première lettre de Pierre parle de cette extension maximale de la Rédemption justement à propos du Christ mort qui évangélise les morts lors de sa descente aux enfers, c'est que celle-ci exprime en racourci la présence rédemptrice du Christ mort pour tous les hommes à tout homme qui meurt. C'est dans sa mort que le Christ est devenu parfaitement instrument de salut et c'est donc à travers elle que sa grâce de rédemption peut le plus efficacement nous saisir dans notre mort spirituelle et corporelle (cf. S. Thomas d'Aquin, STh III, 50, 6). A l'instant où notre mort nous configure au Christ mort pour nous, sa mort a la puissance de nous communiquer le salut (cf. Lc 23, 43):

> Il fallait ramener de la mort à la vie notre humanité. Dieu s'est donc penché sur notre cadavre afin de tendre la main, pour ainsi dire, à l'être qui était là, gisant: *il s'est approché de la mort jusqu'à prendre contact avec notre dépouille*, et à fournir à l'humanité, au moyen de son propre corps, le principe de la Résurrection" (S. Grégoire de Nysse, Grande catéchèse, 32).
>
> Comme la puissance de la passion du Christ est appliquée aux vivants par les sacrements qui nous configurent au Christ dans sa passion, ainsi elle est aussi appliquée aux morts par la descente du Christ aux enfers (S. Thomas, STh III, 52, 1, ad 2).

8 Le Christ est donc descendu dans la profondeur de la mort (cf. Mt 12, 24; Rm 10, 7; Ep 4, 9) qu'il a "goûté au bénéfice de tout homme" (He 2, 9) en rencontrant tout homme dans sa mort "afin que les morts entendent la voix du Fils de l'Homme et que ceux qui l'auront entendue vivent" (Jn 5, 25). Jésus, "le Prince de la vie" (Ac 3, 15), a "réduit à l'impuissance, par sa mort, celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, et a affranchi tous ceux qui leur vie entière, étaient tenus en esclavage par la crainte de la mort" (He 2, 14-15). Désormais le Christ ressuscité "détient la clef de la mort et de l'Hadès" (Ap 1, 18) et "au Nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur terre et aux enfers" (Ph 2, 10).

> Que personne ne craigne la mort, car la mort du Sauveur nous a délivrés. Il l'a éteinte, après avoir été retenu par elle. Il a dépouillé l'Enfer, Celui qui est descendu aux Enfers. ... [L'Enfer] avait pris un corps, et il s'est trouvé devant Dieu; il avait pris de la terre, et il a rencontré le ciel; il avait pris ce qu'il avait vu, et il est tombé à cause de ce qu'il n'avait pas vu. Où est ton aiguillon, ô mort? Où est ta victoire, ô Enfer? Le Christ est ressuscité et tu as été précipité. Le Christ est ressuscité et les démons sont tombés. Le Christ est ressuscité et les anges sont dans la joie. Le Christ est ressuscité et la vie règne. Le Christ est ressuscité et il n'y a plus un mort au tombeau. Car le Christ ressuscité des morts est devenu prémices des défunts (Sermon lu dans la liturgie byzantine du Samedi Saint, attribué à S. Jean Chrysostome: PG 59, 723-724).

EN BREF

1 *Le Christ mort, dans son âme unie à sa personne divine, est descendu au séjour des morts. Il a ouvert aux justes qui l'avaient précédé les portes du ciel.*

2 *Dans sa mort il a rejoint mystérieusement tout homme qui meurt, même ceux qui n'ont pas pu croire en lui (cf. 1 P 3, 18-20; 4, 6).*

On y lit notamment : « Dans sa mort, le Christ est devenu parfaitement instrument de salut ... en rencontrant tout homme dans sa mort “afin que les morts entendent la voix du Fils de l’Homme et que ceux qui l’auront entendue vivront” (Jn 5,25) »[4].

Et la phrase de conclusion résume tout :

« Le Christ mort, dans son âme unie à sa Personne divine … a rejoint mystérieusement tout homme qui meurt, même ceux qui n’ont pas pu croire en lui ».

Il faut insister sur le terme *shéol*, car il fut utilisé par Jésus lui-même, et il se distingue bien d’un autre terme utilisé également par lui : *gehenna*, à savoir le lieu propre de Satan et des damnés. Le problème, c’est que les mots manquaient en grec ou en latin pour établir la nécessaire distinction, seuls étaient disponibles respectivement les mots *hadès* en grec et *infernum* en latin. Il a fallu attendre le temps de saint Augustin pour voir apparaître peu à peu la distinction entre *infernum*, au sens de Géhenne ou « Enfer » au singulier en français, et *inferna*, Shéol ou « enfers » au pluriel et sans majuscule en français. Mais le flou est demeuré.

---

[4] Notons que pour saint Augustin, “ceux qui entendent la voix du Fils de Dieu” (Jn 5,25) sont les vivants des âges antérieurs qui n’ont pas écouté les inspirations divines venant du Christ, non l’âme de chaque défunt qui rencontre celle du Christ : son moralisme théologique refuse a priori qu’existe un temps du mystère de la mort, autre que le temps terrestre. Enfermée dans un pareil carcan, il n’est pas surprenant que la théologie néoscolastique n’aime pas évoquer la descente du Christ au Shéol ; au demeurant, elle y fait demeurer Jésus 42 jours du temps terrestre, depuis le vendredi saint jusqu’à son Ascension au Ciel.

Une autre impasse de ce carcan est alors la nécessaire présence du corps glorieux du Christ au Shéol après la résurrection, ce qui ne s’accorde guère avec la mini-définition donnée lors du 4e Concile de Latran (1215) :

“*Sed descendit **in anima** et resurrexit in carne, ascenditque pariter in utroque*” (*D.S.* 801), c’est-à-dire *Jésus est descendu aux enfers **en son âme**, est ressuscité dans la chair et est monté également dans les deux* (donc pas uniquement en sa puissance divine, ce que visait ce Concile). Cf. CALLON P., *Descente du Christ aux enfers* in *Catholicisme*, t.3, 1952, col.658. L’impasse signalée ici ne semble avoir choqué personne.

Ainsi, et en l'absence d'un mot pour dire « rencontre » comme signalé plus haut, la théologie occidentale du Salut était donc peu outillée pour parler de l'au-delà[5].

Ce long rappel concernant ce que devient l'âme après la mort était indispensable pour comprendre le vaste mouvement de pensée, souvent très visqueux, qui fut appelé du terme de « gnoses » par les Pères grecs de l'Eglise – un terme vague signifiant simplement « connaissances »[6]. L'appellation adéquate est celle de « spiritualismes », non seulement parce qu'elle dit ce qu'elle signifie, mais aussi parce qu'elle englobe autant les connaissances ésotériques à destination d'une élite, que les pratiques occultes enseignées au peuple, lesquelles font aussi partie de ce que les Pères dénonçaient.

En fin de compte, aussi divers que soient les spiritualismes, le cœur de leur système porte sur ce que devient l'âme après la mort, et par contrecoup dans la vie présente aussi. Selon eux, Jésus n'est plus celui qu'il faut accepter de rencontrer afin de passer par lui vers le Père (Jn 10,9 etc.), mais un guide spirituel qui s'est donné beaucoup de mal, par compassion, pour nous apprendre à libérer la parcelle de divinité qui serait enfermée en nous, c'est-à-dire l'Esprit. L'objet de ces hérésies est donc l'Esprit Saint. Simon le magicien, racontent les *Actes des apôtres* (8,9-24) voulut l'acheter aux apôtres : il désirait posséder le principe supérieur de la vie chrétienne. Ce principe, il le croyait caché en l'homme, alors qu'il lui est extérieur, il est « le Don » (qui est un autre nom de l'Esprit Saint lui-même). Bien entendu, après un premier pas qui consiste à vouloir s'approprier l'Esprit saint c'est-à-dire accéder à des pouvoirs spirituels supérieurs, vient le commerce avec des forces occultes, même si un tel commerce est bien caché derrière des élucubrations intellectuelles sans fin sur lesquelles la raison a bien peu de prise. Bref, le terme de « spiritualisme » où l'on retrouve le mot « esprit » convient éminemment.

---

[5] Ainsi que le document préparatoire, le *CEC* a oublié une citation cruciale qui parle justement de la Rencontre avec le Christ au Shéol : Jn 3, 19-21. Il s'agit de la fin de l'entretien de Jésus avec Nicodème, quand il lui explique en quoi consiste le Jugement ; selon ses propres mots, il s'agit moins d'une Jugement à proprement parler que d'une sorte d'avancée ou, à l'inverse, de fuite face à la lumière qui attire mais aussi qui révèle les péchés :

« Tel est donc / le jugement :
La lumière / est venue dans le monde
et les fils des hommes se sont enflammés d'amour pour la ténèbre / davantage que pour la lumière.
Leurs œuvres en effet / étaient mauvaises.
Tout un chacun qui fait des choses haïssables, en effet, / hait la lumière ;
et ne vient pas auprès de la lumière, / pour que ne soit pas blâmées ses œuvres.
Or celui qui fait la vérité / vient auprès de la lumière,
Pour que soient connues ses œuvres, / car en Dieu elles sont faites » (Jn 3, 19-21 – trad. de l'araméen).

D'aucuns voient dans ce passage un rapport avec les récits de NDE ou expériences aux frontières de la mort, comme on dit en français. Ce serait à analyser. En tout cas, le fait est que ce passage de l'évangile de Jean a été bien peu commenté…

[6] Le terme de « gnose-connaissance » était flou. Comme la Descente du Christ au Shéol est méconnue, le détournement du Salut de l'âme que visaient les Pères grecs devient très obscur. À défaut de le percevoir, certains spécialistes de la gnose passent leur temps à ergoter sur le sens du mot « connaissance ».

4. La Rencontre au terme du *temps actuel* (*aiôn*, *saeculum*)

Le schéma des deux dimensions du Salut, p. 5, évoque aussi la dimension collective du Salut, promise par la Révélation. Le contenu de sa colonne de droite demandera moins de développements, car on comprend facilement les contrefaçons auxquelles cette seconde dimension du Salut a fourni la matière. Il s'agit des projets qui, à travers les âges, ont prétendu réaliser un monde idéal sur la terre, que cela soit dit en langage religieux (établir « Royaume de Dieu », « soumettre à Dieu », etc.) ou en langage laïque (comme dans le cas du rêve communiste, des projets mondialistes, etc.). On appelle tout cela des messianismes.

Ce qui est plus difficile à percevoir, c'est le passage entre la promesse donnée par la Révélation et ces messianismes. Il semble qu'on se trouve devant une sorte de basculement, la promesse du Royaume après la Venue glorieuse se retrouvant avant celle-ci (pour peu qu'on en parle encore). Bref, demain. D'où vient ce basculement ?

Le *Adversus Haereses* de Saint Irénée évoquait les « Ebionites » mais sans donner d'indication précise sur la manière dont ils imaginaient le retour du Christ ou « seconde venue ». On peut cependant retracer ce que croyaient ces premiers messianistes notamment à partir des croyances de l'islam, qui témoignent d'un très vieil héritage : elles présentent un « Messie Jésus » (une expression présente quatre fois dans le Coran) enlevé par Dieu de la croix au Ciel, tenu en réserve dans ce Ciel (certains passages exagérément étiquetés « inter-testamentaires »[7] en parlent déjà), et qui doit redescendre sur la terre dès que les circonstances le permettront, afin d'y accomplir la mission qu'il n'a pas pu remplir il y a deux mille ans : prendre le pouvoir et établir le Royaume de Dieu sur le monde. Les présumés vrais disciples de ce Messie subalterne de Dieu doivent donc prendre le pouvoir sur le monde (ou au moins à Jérusalem, ce qui advint en 638), de façon à rendre possible cette redescente de Jésus. À ce messianisme originel, l'islam a ajouté l'extermination des porcs et des croix (symboles respectivement des juifs et des chrétiens) sur l'esplanade du Temple, et peut-être l'anéantissement de l'anti-christ dans la vallée du Cédron. Par comparaison, le communisme est, lui, un messianisme de nième main, bien éloigné du messianisme originel ; mais il en a gardé l'essentiel, à savoir le projet politico-religieux de dominer le monde pour le sauver.

---

[7] On trouve l'idée du Messie gardé au Ciel spécialement dans 4Esdras, un écrit dont le contenu de base est pré-chrétien mais qui comporte de nombreux ajouts post-chrétiens, dont ceux-ci :

> "Quant au lion,... c'est le Messie que le Très-Haut *a **mis en réserve pour la fin des jours***. Il se lèvera de la race de David, ... jusqu'à ce que vienne la fin, ce jour du Jugement dont je t'ai parlé au début" (4Esd 12,31-34).
>
> "Cet Homme que tu as vu monter du sein de la mer, c'est lui que le Très-Haut ***tient en réserve** depuis longtemps **pour délivrer sa création***... lorsqu'arriveront ces signes que je t'ai montrés par avance, alors sera révélé *mon fils*, cet Homme que tu as vu montant de la mer" (4Esd 13,25-32).
>
> "Alors mon Fils convaincra d'impiété les nations qui seront venues… [il leur montrera] les supplices dont elles vont être tourmentées… et sans peine il les détruira par son décret" (4Esd 13,37-38).

Derrière ces fausses espérances d'un monde idéal à réaliser transparaît la vraie, que donne la Révélation : l'irruption du Christ en gloire, visible de partout « sur les nuées » (Dn 7,1-14 ; Ac 1,11 – pas sur la terre). Fonctionnant comme un Jugement, cette manifestation changera la condition spirituelle de la terre. Auparavant en effet, un anti-christ mondial se sera manifesté et aura exigé que tous les hommes l'adorent (2 Th 2,8-9). Ceux qui ne lui auront pas vendu leur âme (1 Jn 2,18 ; 1 Jn 2,22 ; 1 Jn 4,3 ; 2 Jn 7) seront heureux alors de voir le Christ se manifester dans une rencontre de lumière, même s'ils ne le connaissent pas. Inversement, les partisans de l'anti-christ ne le supporteront pas ; ainsi, le monde sera libéré de ces oppresseurs (He 9,28) et donc de l'emprise d'un Mal qui se servait d'eux. C'est cette espérance chrétienne, qui se joue essentiellement au plan spirituel, qui a été contrefaite en projet messianiste de purification du monde et d'extermination des « mauvais ».

Au fond, ce que le christianisme occidental a oublié, c'est la Sagesse de Dieu sur l'histoire – à force de réduire la Révélation à des jeux de concepts (dans lesquels l'histoire n'entre jamais[8]). La Sagesse de Dieu veut que la création accède à l'éternité (Rm 8,21), de même que le corps de Jésus est entré dans la gloire. Pour ce faire, elle doit être purifiée, car il n'y a pas de place pour la corruption au Ciel. Cette création, le monde humain en est le sommet et le régisseur, c'est donc lui qui doit être purifié, et à travers lui, la création le sera. Cette purification n'est autre que la sanctification progressive des structures politiques, culturelles ou socio-économiques[9], dans un

[8] Les numéros 668 à 682 du *CEC* plus ou moins consacrés à la venue glorieuse manquent de clarté. Au lieu d'employer le terme de messianisme au sens courant, ils l'appellent « pseudo-messianisme » ou « messianisme sécularisé », comme si l'attente de la Venue glorieuse risquait d'être confondue avec ses contrefaçons et était une doctrine plutôt que l'évangile lui-même. Tant qu'on y est, pourquoi ne pas parler de « résurrectionnisme » pour désigner la foi en la résurrection, ou de « virginalisme » pour qualifier la foi en la virginité de Marie ? Le pas suivant serait de faire de l'évangile lui-même un tardif assemblage de doctrines par des communautés chrétiennes – c'est ce que prétendent les milieux d'étude laïques.

On y trouve aussi une autre cause d'embrouillamini, la définition donnée de ce « pseudo-messianisme » :

> « l'homme se glorifie lui-même à la place de Dieu et de son Messie venu dans la chair. Cette imposture antichristique se dessine déjà dans le monde chaque fois que l'on prétend accomplir dans l'histoire l'espérance messianique qui ne peut s'achever qu'au-delà d'elle à travers ce jugement eschatologique » (n° 676).

Qu'est-ce donc qu'une espérance qui doit s'accomplir au-delà d'elle-même à travers un jugement eschatologique ? Le brouillard s'étend au n° 677 qui se réfère à Ap 21,2-4 *avant* Ap 20,12 c'est-à-dire qui inverse l'ordre des événements annoncés dans ce *Livre de la Révélation*, comme si cela n'avait aucune importance. Il n'est pas surprenant que, depuis 1992, personne ne sait ce que ces numéros veulent dire, à supposer que l'auteur lui-même l'ait su.

[9] Le Royaume de Dieu est le sujet de nombreuses méprises à cause de son aspect analogique dans la bouche de Jésus. On doit distinguer cinq significations, dont seule la quatrième est rigoureusement appropriée, les autres étant des analogies, soit de préfiguration, soit de réalisation céleste. En effet, si les mots ont un sens (ils en ont dans la bouche de Jésus), le mot « royaume » se rapporte en soi à une réalité socio-politique (et culturelle) : à notre monde humain qui a besoin d'être sanctifié (cf. le *Notre Père*).
Un peu de subtilité orientale est nécessaire pour voir que la ressemblance entre les cinq significations tient au fait qu'il s'agit à chaque fois d'irruption du divin dans l'histoire, mais qu'une seule signification n'est pas analogique :

temps où les sanctifications personnelles continueront. Saint Irénée appelle ce temps le « Royaume des Justes », sous le regard du Christ. Ces perspectives sont logiques si l'on croit que Dieu est réellement un Dieu sauveur.

C'est le discours chrétien habituel qui vacille, entre deux mécompréhensions. La première imagine que l'Église va apporter la paix et l'unité au monde (certaines prières du Missel actuel le laissent entendre, ainsi que certains hymnes liturgiques et certains textes romains). L'autre confusion est l'inverse, elle nie que la terre puisse jamais être purifiée ; de ce fait, Jésus ne reviendrait que pour tout clore. Peut-être Dieu recréera-t-il ensuite un autre monde, histoire d'appliquer l'image de « cieux nouveaux, terre nouvelle » – lue hors de son contexte car cette expression de Ap 21,1 concerne le monde à la fin du temps de purification et non pas à la suite de la venue glorieuse (il en est de même pour 2P 3,13 – c'est une image empruntée à Is 65,17). En plus de ces mécompréhensions, il y a toutes celles de groupes issus de la Réforme, sans parler des Darbistes[10], des Mormons, des Témoins de Jéhovah, ou, depuis peu, des adorateurs de la Terre (écologistes végans). Ainsi, à force d'entendre raconter n'importe quoi, l'idée s'est imposée que la Révélation ne dit rien de compréhensible au sujet de l'avenir du monde. Le sujet est clos avant d'être ouvert.

> « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, dit Jésus, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux petits enfants » (Lc 10,21 ; Mt 11,25).

Ce vide que la théologie occidentale entretient (et dont profitent les messianismes) tient aussi aux mots. Quand, dans les évangiles, on lit l'expression « fin du monde », comment deviner qu'elle traduit *suntèlèïa tou aïônou* en grec c'est-à-dire « accomplissement du temps actuel » (idem en araméen), ce qui est bien autre chose ? Et comment éviter d'annoncer une paix universelle, que Jésus l'annonce pour après son retour seulement, vu que le mot de « paix » est trompeur ?

- l'analogie de la préfiguration personnelle : dans le baptisé, Dieu fait irruption. « Le Royaume de Dieu est au dedans de vous » (Lc 17,21 – grec *entos*, araméen *ləgaw menḵon*, en dedans de). La traduction « est au milieu de (ou parmi) vous » est une interprétation suggérant que le Royaume serait quelque chose d'impalpable, de « spirituel », autre que l'Église (voir ci-dessous) – ou alors, on parle de l'Esprit Saint, mais celui-ci ne vient pas sur commande, si on « fait église » (dans le jargon ecclésial), mais uniquement si on est prêt à écouter ce qui vient « d'En-Haut » (Jn 3,3) ; c'est la présence du divin **dans** la personne de chaque baptisé qui fait de celle-ci un Royaume de Dieu en petit (et au figuré) ;
- l'analogie de l'Église terrestre : celle-ci préfigure une réalité à venir, qui n'est pas le développement d'elle-même mais qui nécessite une irruption de Dieu dans l'histoire (la seconde venue) ;
- l'analogie des couples et des familles chrétiennes : la sacralité du mariage chrétien est une irruption de Dieu dans l'histoire, et en annonce une bien plus grande (Mt 19,11-12) ;
- la réalité désignée : après la venue glorieuse, il s'agira de réaliser les promesses de Dieu pour cette terre, tous les pouvoirs humains y collaborant en Église, sous le regard du Christ – le travail ne manquera pas ;
- enfin, l'analogie céleste : si l'on peut dire, Dieu « règne » sur les anges et les saints du Ciel.

[10] Le passage compliqué de saint Paul en 1 Th 4,17 s'applique en fait au terme du temps de la purification du monde. Ne comprenant pas cela, le Pasteur Darby a créé une nouvelle religion, celle qui a pris pour nom « les assemblées de Dieu », et qu'on a appelées darbistes.

En effet, en araméen, il existe deux mots pour dire « paix » : *shlama* c'est-à-dire la paix intérieure que Jésus donne déjà, et *shayna*, la paix extérieure ou concorde générale que Jésus promet pour le temps de sa venue glorieuse. La confusion tient au fait qu'en grec et en latin, et dans les langues européennes, il n'existe qu'un mot.

L'attitude à opposer à tous les messianismes est de refuser toute compromission (et donc de cesser de rêver à des convergences avec eux), de les comprendre sérieusement[11], et, avant tout, de revenir à la véritable espérance chrétienne.

5. Le mécanisme interne des contrefaçons

Une fois que les spiritualismes d'une part et les messianismes d'autre part ont révélé ce qu'ils sont, il devient possible de scruter leur mécanisme profond, puisqu'il est le même, quoique dans deux directions divergentes. En effet, quand on dresse un tableau comparatif, un tel mécanisme commun se dévoile :

Une chose saute aux yeux : quoique leurs thèmes soient contraires, les modèles de gauche et de droite sont semblables. Des deux côtés, l'homme cherche à se sauver par lui-même – c'est le champ d'application qui diffère : le plan personnel du côté des spiritualismes, le plan collectif du côté des messianismes. Des deux côtés,

[11] Parmi les ouvrages à recommander : Edouard-Marie Gallez, *Le messie et son prophète*, 2 tomes, 2005, qui a sorti l'islam de son halo de présumée révélation mystérieuse et a ouvert les pistes d'une recherche rationnelle sur ses origines véritables ; Odon Lafontaine, *Le grand secret de l'islam*, rééd.2022 ; les publications de https://inarah.net/, notamment celles du Prof. Robert M. Kerr, *Du désir à la louange. À propos de la racine ḥmd et de la « préhistoire » de Muḥammad*, Acta Orientalia Belgica 35, 2022 ; *Der Pakt Umars -Rechtsfiktion versus Geschichtlichkeit*, Imprimatur, Jahrgang 2022, Helft 1 ; etc.

l'état de combat est central, qu'il soit intérieur ou extérieur, et il aboutit à un clivage entre « sauvés » et « non sauvés », les sauvés ayant en main l'accomplissement ultime qui est présumé être un bien, au plan personnel ou collectif.

Pour éviter toute ambiguïté, le schéma précise que, dans la réalité, ces « biens » présumés sont de grands maux, d'une part le relativisme moral et de l'autre la soumission ou asservissement. Mais au point de vue de ceux qui détiennent le pouvoir spirituel ou politique, il s'agit évidemment de biens. L'idée de soumission, présumée sauver l'humanité de sa perdition et qui se dit *islam* en arabe, n'est justement pas spécifiquement islamique, elle nous est même très familière. Nos médias ne cessent d'agiter des maux qui sont présumés nous menacer : des virus pandémiques, la surpopulation, le réchauffement climatique, etc. : si nous nous « soumettons », nous serons sauvés de ces maux fictifs. Le totalitarisme communiste voulait lui aussi faire disparaître le Mal du monde, en éradiquant l'égoïsme supposé être « de classe ». C'est toujours le même mensonge.

En résumé, toutes les contrefaçons de la foi prétendent rendre compte de l'histoire humaine, que celle-ci soit personnelle ou collective ; elles partent de la situation passée, présupposée mauvaise (de sorte qu'il soit nécessaire de s'en libérer), et présentent donc trois étapes :

1° un passé fantasmé et mauvais (qui est dit impliquer les chrétiens)
2° un présent de combat (surtout contre le christianisme représentant ce passé)
3° un avenir radieux et total à réaliser.

Il s'agit de visions ternaires de l'histoire, qui fonctionnent en opposant l'avenir au passé par un présent de combat sans cesse renouvelé. Ces visions ne sont ni des dualismes (voir la réalité comme le jeu de deux principes opposés), ni des monismes (la réalité n'est que les facettes d'un seul grand Tout), mais les deux à la fois – ce qu'on appelle des dialectiques. Les philosophes savent décrire ce que sont des dialectiques, mais, à moins d'être chrétiens, ils ne les comprennent pas, car celles-ci sortent du cadre de leurs outils classiques d'analyse.

En effet, par nature, ces mécanismes ternaires sont post-chrétiens : de tels systèmes dialectiques ne pouvaient pas exister dans le monde antique pré-chrétien. Celui-ci ne voyait jamais le passé comme mauvais, et il se méfiait du nouveau. En ces temps-là, personne n'aurait jamais émis l'idée de sauver l'humanité, sauf en des restes de traditions immémoriales[12]. Le monde était vu comme immuable, et c'est toujours le destin (*moïra*, *fatum*) qui a le dernier mot, quoi que fassent les héros. Clairement, entre ce monde pré-chrétien et celui des mouvements de pensée « post-chrétiens » marqués par la dialectique, il y a vraiment eu une rupture : la nouveauté du christianisme est apparue entre ces deux mondes. Aussi, les phénomènes

[12] De vieux textes ougaritiques en cunéiforme évoquent un Adam, une sorte d'empoisonnement originel et l'attente d'un Salut universel, dans une tradition mystérieuse : voir https://www.eecho.fr/video-eecho-ugarit-et-foi-apostolique/.

religieux ou apparentés surgis à partir du premier siècle ne peuvent être que des tentatives plus ou moins couronnées de succès de contrefaire le Salut chrétien. Ces « post-christianismes » vont marquer les siècles postérieurs au moins autant que le christianisme lui-même. On le voit aujourd'hui plus que jamais.

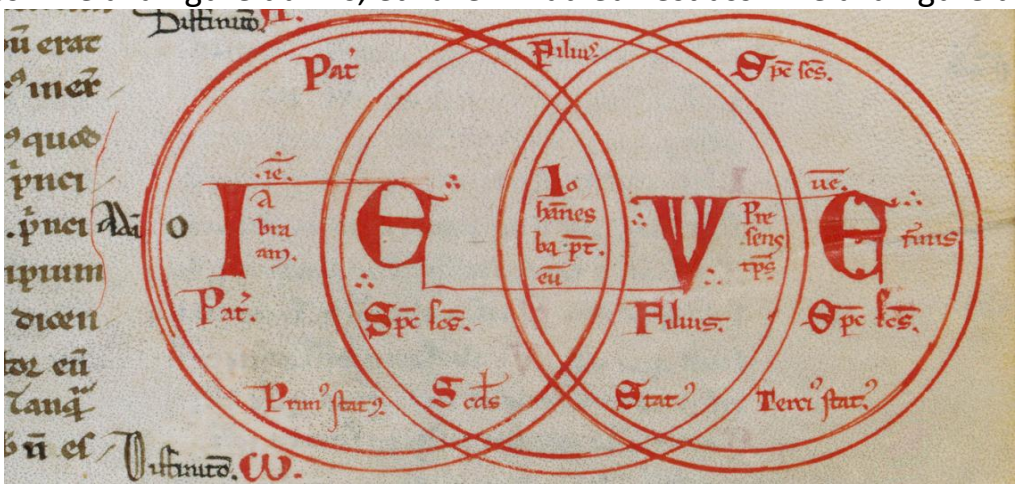
La question suivante est évidemment : comment se fait-il que ces systèmes, qui prétendent donner du sens à l'histoire personnelle ou collective mais qui sont si destructeurs, séduisent tant de monde, et même des baptisés ?

On peut sans doute avancer certains motifs socio-psychologiques, comme la manipulation de la victimisation, ou le désir morbide de détruire le passé[13]. Sans entrer dans les détails, ces motifs paraissent un peu légers. Il doit exister une raison autre, bien plus déterminante, pour laquelle les spiritualismes ou les messianismes séduisent tellement. Cette raison ne serait-elle pas qu'ils donnent à leurs adeptes l'impression de vivre quelque chose d'exceptionnel et d'absolu ?

6. Des inversions trinitaires

C'est ici qu'intervient le grand théologien Henri de Lubac dans son livre *La postérité spirituelle de Joachim de Flore* (ou *Fiore*), paru en deux tomes en 1981 puis réédité plus de trente ans après en un seul volume (Cerf, 2014). Le moine dont il parle et qui fonda un monastère à Fiore en Calabre avait certainement de bonnes intentions, mais son idée d'introduire la Trinité dans l'histoire des hommes va avoir des conséquences désastreuses. En une démonstration de plus de 700 pages, Lubac suit sa postérité jusque dans les grands messianismes totalitaires du XX^{e} siècle, en passant par Hegel chez qui la pensée trinitaire est tout-à-fait explicite.

Il mettait ainsi en lumière un mécanisme ternaire à l'œuvre, dans lequel le passé mauvais est assimilé à la figure du Père, le présent de confrontation et de libération est assimilé à la figure du Fils, et l'avenir radieux est assimilé à la figure de l'Esprit.



[13] Les pages 36 à 42 du livre *Le christianisme face aux autres religions* en parlent sous les titres « la victimisation » et « détruire le passé pour posséder l'avenir ».

Bien sûr, les trois états (*status*) de l'histoire sainte que décrit Joachim[14] ne sont pas aussi schématiques, ce que le dessin ci-avant illustre : les trois cercles s'entremêlent, et le premier cercle, celui du Père, n'est pas présenté de manière réellement négative. En fait, le problème tient surtout au troisième cercle, celui de l'Esprit Saint : essentiellement, il est encore à venir. Ainsi, l'ère où nous sommes depuis la Pentecôte n'est plus pleinement l'ère de l'Esprit, celle-ci va seulement commencer – Joachim pense qu'elle commence avec lui-même (on pouvait s'en douter). A l'époque, sa vision de de l'histoire ne parut pas trop suspecte vu qu'il exaltait la Papauté et comptait de nombreux admirateurs à Rome. Pourtant, il y avait de quoi inquiéter : son système historique ternaire faisait espérer moins la Venue Glorieuse du Christ (dont il parle quand même) qu'une nouvelle ère devant s'établir sur la terre auparavant. Après lui, le pas sera vite franchi entre l'exaltation de l'avenir et la dépréciation du passé, un passé qui sera présenté comme façonné par le christianisme dans ses aspects les plus négatifs. La dialectique qu'on peut dire « moderne » est enclenchée.

En tout cela, le pire est l'intégration des Personnes trinitaires dans l'histoire humaine, dans l'ordre de leurs « processions » : Père, Fils et Esprit. Les chrétiens, dans leur histoire personnelle ou collective, vivent-ils les processions trinitaires, donc la Trinité Elle-même ? Si tel était le cas, ils seraient « Dieu » Lui-même ![15]

On touche ici au cœur du problème, qui est bien davantage théologique que philosophique – Hegel ne nous démentirait pas, lui qui voulait fonder ses spéculations philosophiques sur la Trinité. On lui prête la formule « thèse, antithèse, synthèse » – en réalité, elle est de son disciple Karl Marx[16] –, une formule qui résume parfaitement sa pensée sécularisant complètement la Trinité dans l'histoire humaine : le Père est la thèse, le Fils est l'antithèse, et l'Esprit est la synthèse. Ainsi, la dialectique « passé mauvais, présent de lutte et avenir radieux » est parfaitement formulée et efficace. L'attrait et le rayonnement mondial de Hegel en atteste.

---

[14] Selon Joachim de Flore les trois « états » se définissent ainsi :
– le premier « état » est identifié au Père (et à l'Ancien Testament et donc aussi aux juifs) ; il est également celui des gens mariés, étant engagés dans une vie temporelle et charnelle ;
– le second « état » est identifié au Fils et au Nouveau Testament, à l'Église et aux clercs ; Joachim en voit les prémices dès le roi de Juda Ozias dans l'Ancien Testament ;
– le troisième « état » est identifié à l'Esprit et est à venir mais il commence déjà avec le « nouvel Évangile » de Joachim et de ses moines, qui sont les modèles de la société civile future ; cet « état », précise Joachim, se dessinerait depuis saint Benoît, fondateur du monachisme occidental au début du VI^{e} siècle.

Notons que l'attente de la Venue glorieuse n'est pas (encore) effacée, Joachim lit beaucoup l'*Apocalypse*.

[15] Quand la théologie grecque évoque la divinisation de l'homme, c'est autre chose : elle parle de « *l'energeïa* » de Dieu qui se répand en l'homme, non de l'homme qui deviendrait « Dieu ».

[16] En effet, la formule « thèse, antithèse, synthèse » est de Marx, Hegel ayant seulement parlé d'un processus sans fin de « négation de la négation » (*Aufhebung der Aufhebung*, ou « abrogation de l'abrogation ») comme moteur de l'Histoire. Mais Marx en a bien compris ce sens dialectique et l'a mieux explicité, en l'appliquant à l'histoire non plus de manière idéaliste mais selon une vision matérialiste.

Notons que les dialectiques post-chrétiennes n'ont pas besoin d'être aussi formalisées pour exister. La dialectique islamique par exemple, qui thématise l'histoire autour des trois révélations successives, celle de l'Ancien-Testament (Moïse), celle de Jésus et enfin celle de Mahomet, fonctionne très bien sans ne devoir rien ni à Hegel ni à l'Occident – sauf sans doute l'idée de *jihâd* personnel considérablement développée au XX^{e} siècle.

Alors, si le rapport dialectique « Père, Fils, Esprit » à l'Histoire humaine est faux, quel est le vrai rapport ? A cette question capitale, la réponse est toute simple : c'est l'ordre qui est faux. Dans l'histoire humaine où apparaît le Salut, l'Esprit est toujours premier, le Fils deuxième et le Père troisième. La Vierge Marie est le modèle : par l'Esprit Saint, elle donne la vie humaine au Fils, et le Fils la mènera vers le Père à la fin de sa vie. Elle ne devient pas « Dieu », elle est assumée en Lui. L'histoire personnelle chrétienne est à cette image :

- la conversion, œuvre de l'Esprit, fait « rencontrer » le Fils (tous les convertis disent spontanément qu'ils ont « rencontré Jésus ») ;
- le nouveau baptisé collabore avec le Fils dans le combat de la foi et se conforme à lui sous l'action de l'Esprit ;
- au terme, le Fils le conduira vers le Père.

Il en est de même dans l'Histoire collective : l'ère du Salut a commencé à la Pentecôte, c'est celle de l'Esprit ; l'ère du Fils sera celle de sa Venue glorieuse persistante (ou « Parousie ») ; et l'ère du Père adviendra « quand il [le Fils] remettra son Royaume à Dieu le Père » (1Co 15,24)[17] : ainsi, la création entrera dans l'Éternité (puisque celle-ci y est appelée, cf. Rm 8,21, et que le monde humain en est le sommet). L'ordre du vécu trinitaire chrétien est donc toujours « Esprit-Fils-Père », c'est le mouvement de retour de l'Esprit par le Fils vers le Père que saint Maximilien Kolbe évoqua souvent[18] ; c'est seulement dans ce mouvement-là que des créatures peuvent entrer dans la vie trinitaire, en y étant transportées pour ainsi dire.

La conclusion est claire : les hérésies ou contrefaçons du Salut sont des inversions du vécu chrétien trinitaire, des « anti-trinités », ce qui leur permet de donner l'impression d'introduire l'adepte dans un vécu divin dont il serait l'acteur, personnellement ou collectivement. Cette divinisation de l'Histoire va jusqu'à faire croire que Dieu doit s'y accomplir, et cela grâce à l'homme : ainsi, c'est l'homme qui sauverait Dieu. Un tel renversement ne peut venir que du Tentateur ; par lui-même, aucun humain ne pourrait jamais inventer une telle perversion de la Révélation. Mais ceci est une autre question.

---

[17] Beaucoup de traductions françaises (dont celle de l'AELF) ne permettent pas de comprendre ce que dit saint Paul : elles font croire qu'il ne parle que de deux étapes de l'extension de la puissance de la résurrection (en supprimant l'ère du Fils), alors qu'il évoque clairement trois étapes – dans les autres langues, les traductions sont correctes, cf. https://www.eecho.fr/1co-15-un-texte-frelate-en-francais/ ou Edouard-Marie GALLEZ, *Le christianisme face aux autres religions*, p.157 note 13.

[18] Voir *ibidem*, p.140s. (et davantage encore dans l'édition polonaise).

Comme annoncée au départ, nous arrivons à une conclusion qui est simple. C'est le cheminement qui s'est avéré complexe. La difficulté tient au fait que notre tradition théologique conceptuelle gréco-latine, qui est assurément un outil spéculatif très performant, peine cependant à exprimer la simplicité de la vie chrétienne et le concret de l'histoire où la Révélation se dit.

7. Des perspectives d'avenir… si Dieu le veut

En conclusion, cinq pistes, qui sont autant d'enjeux, doivent être suggérées :

- reparler de la Vie trinitaire dans laquelle nous sommes appelés à être aspirés par Esprit dans le Fils vers le Père (Dieu est vivant, Le Vivant !) ;
- réapprendre la Parole de Dieu, en priorité les évangiles, si possible par cœur et dans la traduction et l'organisation les plus proches possibles de ce que les apôtres ont transmis (et de ce que Jésus a dit)[19] ;
- dire clairement l'inversion qui existe entre le vécu chrétien et celui des contre-façons de la foi, tout en sachant que les adeptes de celles-ci ne peuvent pas avoir conscience de cette inversion par eux-mêmes – parfois d'ailleurs, ils s'inspirent du christianisme au point de vue moral ou social –;
- cesser de chercher des convergences avec ces contrefaçons, et se soucier bien davantage des millions de chrétiens victimes de leurs systèmes ;
- et surtout annoncer clairement (et sans les mélanger) les deux Rencontres avec le Christ que nous espérons, car seul cet enseignement apporte l'espérance qui répond aux post-christianismes : d'une part, au sujet de la Rencontre qui adviendra au-delà de notre vie dans le mystère de la mort, et d'autre part, au sujet de la Rencontre qui adviendra au terme du temps actuel après la manifestation de l'anti-christ, laquelle est l'ultime condition de la manifestation du Christ confrontant ceux qui seront sur terre à ce moment-là.

Table des matières

1. Les déviations de la foi : décrire ou comprendre ? 1
2. Distinguer les deux perspectives du Salut 3
3. La Rencontre dans le mystère de la mort 5
4. La Rencontre au terme du *temps actuel* (*aïôn*, *saeculum*) 8
5. Le mécanisme interne des contrefaçons 11
6. Des inversions trinitaires 13
7. Des perspectives d'avenir… si Dieu le veut 16

[19] Voir https://www.levangileaucoeur.com/ ou https://www.eecho.fr/?s=perles.